

**Golden Gate de Valenti Angelo :  
représentations de l'Amérique chez les immigrants italiens  
au début du 20<sup>ème</sup> siècle**

Marie-Christine Michaud, Adicore-Université de Bretagne-Sud

A la fin du 19<sup>ème</sup> et au début du 20<sup>ème</sup> siècles, l'histoire de l'immigration aux Etats-Unis prend un nouveau tournant avec l'arrivée massive de « nouveaux immigrants » originaires d'Europe de l'est et du sud. Les Italiens sont les plus nombreux : entre 1880 et 1924, ils sont plus de quatre millions à choisir les Etats-Unis comme terre d'accueil, ce qui atteste l'image positive que ces individus ont de ce pays. Or, pour mieux comprendre cette situation, il est également judicieux de se référer à la littérature italo-américaine qui, le plus souvent, est un mélange de fiction et d'éléments autobiographiques. Ces œuvres d'autofiction permettent de saisir ce que la migration représente pour ces hommes en dévoilant une dimension individuelle et intimiste. En même temps, elles révèlent l'impact des mythes liés au Nouveau Monde dans la conscience collective. En ce sens, le roman de Valenti Angelo, *Golden Gate* (1939), est un exemple éclairant. En fait, la démarche de l'auteur est des plus originale puisque c'est au travers de la narration du voyage et de l'installation en Californie d'un jeune garçon qu'il évoque la représentation que les migrants italiens se forgeaient de l'Amérique, terre des espoirs. Si l'immigration italienne en Californie, terre de l'Eldorado, a commencé dans les années 1840 avec la ruée vers l'or, c'est notamment à partir des années 1880 que le flux migratoire des Italiens est le plus élevé. En 1850, on dénombre 299 Italiens en Californie. Ils sont 2 987 en 1860, plus de 4 660 en 1870 et leur nombre ne cesse d'augmenter pour atteindre plus de 63 600 en 1910. En 1920, les Italiens constituent 13 pour cent de la population californienne (Carpenter, 350).

**A la découverte de l'Amérique**

Valenti Angelo raconte l'histoire d'un jeune Italien, Nino, dont l'expérience s'apparente à la sienne. Comme lui, Nino quitte la Toscane au début du siècle pour immigrer en Californie, et tout au long du texte, l'auteur exprime la surprise, l'optimisme et la candeur du jeune personnage qui découvre l'Amérique. La moitié du récit relate le voyage de Nino qui, accompagné de sa mère Allinda et de son grand-père, traverse l'Atlantique, puis les Etats-Unis, pour rejoindre son père qui a immigré jusqu'en Californie huit ans auparavant.

En fait, *Golden Gate* est la suite d'un roman publié l'année précédente, en 1938, et intitulé *Nino*, qui relate la petite enfance du garçon dans son village natal et prend fin alors que la famille décide de partir en Amérique. La dernière phrase de ce roman, « *that's where America is – beyond the setting sun* », annonce la première de *Golden Gate* grâce à la reprise de l'image du soleil, « *a solitary amber cloud lined with brilliant gold followed the sun* », tout comme les illustrations dans les deux ouvrages se font écho. Valenti Angelo, connu comme écrivain mais aussi comme peintre et illustrateur, a dessiné à la fin de *Nino* et au début de *Golden Gate* des soleils identiques, symboles d'espoir et des promesses de l'Amérique, peut-être dans le

souci de relier les deux histoires et de donner une impression de continuité, de pérennité peut-être, aux espoirs de Nino.

Angelo accompagne son texte d'illustrations afin d'agrémenter la lecture. Le personnage de Nino, à l'instar de l'auteur, a des dons de dessinateur, et, à l'école, pendant un cours de dessin, il gagne l'admiration de ses camarades de classe et de son institutrice grâce à ce don en particulier (chapitre 7). Les illustrations ont pour but de renforcer le message de l'auteur ; les images donnent plus de poids aux éléments qui sont « peints » dans l'histoire de Nino. L'auteur/illustrateur cherche à renforcer l'idée d'optimisme ainsi qu'une certaine complicité avec le lecteur grâce aux informations iconographiques qui donnent une forme, une apparence, une vie aux mots. Angelo permet à ses lecteurs de se représenter ce qu'est le rêve américain pour les migrants, de visualiser les éléments qui le composent grâce à des traits simples, comme si la réalité l'était tout autant. Dans les reproductions présentées dans ce texte et issues du récit, il est clair que la candeur des images choisies et le dépouillement des dessins peuvent être associés au fait que le narrateur est un enfant. A un autre niveau, elles introduisent une image facile à interpréter et à comprendre : ainsi, les détails sont peu nombreux et servent à expliquer le texte qu'elles accompagnent, comme si ces illustrations donnaient vie au regard de l'enfant tout en expliquant aux Italiens ignorant de la société américaine ce qu'ils allaient découvrir en immigrant. Il y a un pacte double entre l'auteur et le lecteur : celui de s'adresser à un jeune lectorat et celui de s'adresser, ou de faire semblant de s'adresser, aux migrants pour qu'ils visualisent le but de leur immigration et qu'ils en aient une image positive. Dans les deux cas, le lecteur accepte le pacte de lecture qui consiste à admettre que les aventures de Nino racontent bien celle d'une expérience migratoire satisfaisante. Ainsi, même si Angelo est souvent considéré comme un écrivain pour enfant, les sous-entendus culturels et les éléments intertextuels qu'il puise dans le patrimoine italien et italo-américain attestent des interprétations multiples possibles.

Les correspondances des *Americani*, c'est-à-dire des immigrants italiens aux Etats-Unis, comme ceux restés au pays les appelaient, ont façonné la vision que les Italiens se faisaient de l'Amérique. Ces lettres font le plus souvent l'éloge du Nouveau Monde et de l'immigration. Comme l'a noté Francesco Cerase (1974), les *Americani* ne pouvaient pas donner une image mitigée ou négative de leur immigration car leur décision de quitter leur village avait en général engendré des sacrifices, tant économiques qu'humains. Les familles se retrouvaient alors séparées et leurs économies dépensées. Ils ne pouvaient donc pas perdre la face et avouer un échec éventuel. Du reste, les conditions de vie même difficiles en Amérique étaient en général meilleures que celles en Italie. Les Italiens estiment donc qu'ils ont tout à gagner à émigrer puisque leur pays ne peut subvenir à leurs besoins. Comme le soulignent David Brownstone et ses collaborateurs en 1979, les promesses de l'Amérique et les déceptions du pays natal sont telles que les inconvénients susceptibles d'exister dans le Nouveau Monde sont pris à la légère. En effet, les migrants se représentent les Etats-Unis comme une terre promise ; c'est en tout cas dans cet esprit que Nino quitte son village. On peut même soutenir l'hypothèse que l'auteur cherche essentiellement à donner cette image puisque son ouvrage repose sur des a-priori favorables, comme le titre, « *Golden Gate* », le laisse penser, et comme les personnages l'annoncent dès les premières pages : « *[they were] enchanted by the beauty of the parting day* » (11, première page dans l'édition de

1975), « *cheer up, Nino. The journey will be lots of fun* » (12), « *have no fear* » (13), comme si le personnage ainsi que les lecteurs devaient être rassurés devant l'inconnu.

Le fait que le narrateur soit un enfant ajoute un caractère « pur » à la représentation de l'Amérique. En fait, Nino avait déjà entendu parler des Etats-Unis au travers des lettres que son père, Carlo, envoyait à sa mère (*Nino*, 225). Non seulement le père immigré faisait les louanges de la société américaine mais, en plus, il a envoyé l'argent nécessaire au voyage de sa famille aux Etats-Unis. Par conséquent, l'Amérique apparaît comme une terre d'abondance, et Nino est évidemment exalté à l'idée de partir et de découvrir ce Nouveau Monde. C'est l'occasion pour lui de rejoindre son père, d'aller à la rencontre d'une nouvelle vie. La littérature italo-américaine accorde souvent une place privilégiée de narrateur aux enfants, comme si leur jeune âge les empêchait d'avoir des préjugés à l'encontre de ce qu'ils découvraient. La démarche de Valenti Angelo s'inscrit dans cette logique : le narrateur découvre le Nouveau Monde avec un regard innocent. Tout au long du récit, il semble qu'il y ait concordance entre ses attentes et son expérience. C'est à se demander si Nino, jeune protagoniste naïf, ne verrait pas l'Amérique comme Candide considérait l'Eldorado, et si ce conte ne serait pas comparable en certains points au récit de Voltaire. A la manière de Candide, Nino découvre l'Eldorado en s'émerveillant devant la Statue de la Liberté qui accueille les nouveaux venus. Nino peut être étonné mais il ne manifeste véritablement aucune peur. Il est surpris de voir que Bleeker Street, à New York, ressemble à son village italien : « *Bleeker Street looked very much like a busy Italian street. Nino recognized the people at once. How strange to have traveled so far and then to come suddenly upon a section of his native land again* » (60). Il goûte les sodas, les pop-corn et découvre les pièces montées en bois et en plâtre dans la vitrine du pâtissier (140). Cette initiation est en tout point constructive. En immigrant, il s'attend à découvrir des nouvelles choses, extraordinaires et prometteuses qui coïncident avec ce qu'il avait imaginé ou sont encore plus formidables. On comprend alors que l'imagination et les rêves jouent un rôle fondamental dans le mouvement migratoire. Or, comme le narrateur est un jeune garçon, l'empreinte de l'imagination dans la découverte du nouvel environnement est intensifiée, d'où, en plus, la fonction primordiale des illustrations qui « concrétisent » les pensées imaginaires. Ne s'agirait-il pas là d'une stratégie d'écriture ? L'Amérique est décrite de telle sorte que l'on peut se demander si Valenti Angelo désirait simplement distraire des enfants en racontant un conte ou s'il cherchait à écrire une œuvre presque propagandiste en l'honneur des Etats-Unis afin de convaincre ses compatriotes déjà installés aux Etats-Unis que l'immigration était globalement positive ? Cette double lecture est essentielle dans l'analyse de l'histoire du petit Nino.

Il convient de rappeler que *Golden Gate* a été publié en 1939, alors que les Italiens sont toujours victimes de discrimination sociale, politique ou culturelle, comme le montre leur association à la mafia, au fascisme et à la perte de certains emplois depuis la crise de 1929. Les écrivains d'origine italienne s'emploient alors d'une part à enjoliver la société américaine que les Italiens commencent à rejeter par réaction contre les préjugés ethniques dont ils souffrent, et d'autre part à louer la contribution des Italiens au développement des Etats-Unis. Dans *Golden Gate*, dont l'action se passe en 1907, aucune référence n'est faite aux difficultés que les Italiens ont pu rencontrer lors de leur installation aux Etats-Unis, sûrement pour confirmer l'aspect

satisfaisant du mouvement migratoire. Rappelons que l'année 1907 est l'année de l'apogée de l'immigration italienne aux Etats-Unis, date à laquelle, d'après le *Census Bureau*, 285 730 Italiens arrivèrent en Amérique.

Angelo donne au voyage et à la découverte de la société américaine une place prépondérante dans son récit, comme s'il se souvenait de l'impact de la traversée de l'océan sur sa première impression de l'Amérique lors de sa propre immigration. Dans le premier chapitre, le grand-père de Nino indique que le voyage est un événement sans précédent dont son petit-fils se souviendra toujours, d'où la multiplicité de détails dans les trois premiers chapitres, et la longueur du récit décrivant le voyage. C'est le début d'une nouvelle vie. L'étendue d'eau que les migrants traversent représente le passage d'un monde à un autre en formant un *no man's land* à franchir. C'est la raison pour laquelle le voyage occupe une telle place. Il s'agit d'un déplacement physique, d'une odyssée, de l'Italie vers l'Amérique en traversant l'Océan Atlantique, puis, de la côte Est à la Californie. Il s'agit également d'un voyage psychologique et culturel, des racines italiennes à l'acquisition d'une nouvelle identité, à savoir une identité italo-américaine. Nino en tant que protagoniste va acquérir cette nouvelle identité et cela est rendu dans la narration par le fait que, en tant que narrateur, il s'approprie des notions américaines, par exemple la célébration du 4 juillet, ou encore que l'histoire finisse sur l'image de Nino qui, en regardant le ciel et, en l'honneur de l'Amérique et de la naissance de sa sœur murmure : « *Gloria, Gloria* » (273). Il est intéressant de remarquer que ce passage est accompagné d'un dessin de Nino qui se tient en hauteur, tant d'un point de vue physique que d'un point de vue psychologique, face au soleil couchant et devant des terres fructueuses: « *It was a glorious day. The earth seemed to palpitate as it spread new life over the soil that promised food in abundance* » (271) :



Non seulement cette terre est décrite comme une terre d'abondance (dans le dessin, Nino tient une bêche) mais en plus, pour la famille de Nino, c'est le début d'une nouvelle existence symbolisée par la naissance d'une petite sœur. La seconde génération des Italiens nés aux Etats-Unis voit alors le jour. A la fin du livre, Nino et Gloria sont l'emblème de la nouvelle génération italo-américaine, partagée entre les deux systèmes, américain et italien, et la source d'une identité nouvelle qui prend forme au sein de la communauté des migrants.

Somme toute, l'histoire de Nino est celle de sa découverte de l'Amérique, des similitudes et des décalages qui peuvent exister entre ce qu'il se représente être le Nouveau Monde et ce qu'il y voit. Comme le précise l'auteur, « *in this new land Nino learned something new every day* » (146), et celui-ci est comme enchanté par chaque nouvel élément qu'il découvre comme si l'Amérique tenait véritablement ses promesses. D'ailleurs, le chapitre 8 intitulé « *Nino Meets New Friends* » accumule les

anecdotes et les nouvelles rencontres que fait Nino : il fait le jardin avec son grand-père ; il goûte de nouveaux mets. La famille célèbre Pâques avec des voisins italiens. Puis, avec son ami Albert, il part en ville où il découvre les magasins ; il goûte également à des nouvelles friandises. Plus tard, il fait la connaissance d'un Chinois qui mange de la soupe à la tortue et fait brûler de l'encens. Relater autant de découvertes en un seul chapitre sans coupure narrative a pour effet d'accumuler les découvertes tout en renforçant l'idée selon laquelle la Californie est un Eldorado, une terre d'abondance pleine de surprises et de nouveautés que Nino doit s'approprier afin de s'adapter à ce nouvel environnement. Notons que le chapitre 12 dans lequel le 4 juillet est célébré est plus long que les autres : il est important pour Nino de comprendre la signification de cette fête dans la conscience collective américaine. Ainsi, au travers de la présentation des événements et des chapitres, l'auteur indique les efforts que Nino et les migrants de façon générale doivent fournir pour s'adapter à la société américaine. Cette présentation souligne le processus intellectuel, culturel et social de la découverte de la société d'adoption par les étrangers ainsi que la démarche didactique de l'auteur. Si l'on considère que *Golden Gate* est un récit pour enfants, on peut supposer que cette stratégie narrative d'accumulation a été utilisée pour tenir le lectorat en haleine, pour intensifier le suspens et l'effet de surprise.

La découverte du Nouveau Monde telle que Nino la vit est également traitée dans une perspective romantique. Le début des chapitres en particulier donne une note poétique qui renforce l'image romantique, voire idéale, du Nouveau Monde où tout prend une autre dimension. En découvrant ce voyage plein de mystères et de surprises, comme la Californie qui baigne dans le soleil, le lecteur se retrouve comme transporté dans un autre monde. L'emploi des couleurs ainsi que le rythme des phrases et les allitérations concourent à associer le lecteur aux découvertes de Nino : les enfants pourraient s'identifier au protagoniste tandis que les adultes italiens ou d'origine italienne pourraient rapprocher l'expérience de Nino à la leur, voire se souvenir de l'image qu'ils ont eu de leur arrivée aux Etats-Unis, d'où le fait de considérer *Golden Gate* comme une œuvre d'autofiction puisqu'Angelo a immigré en Californie au début du siècle. D'ailleurs, lorsque l'on consulte les témoignages, les correspondances ou les mémoires des migrants, on constate que leurs visions comprenaient surprise, enthousiasme, voire idéalisation de l'Amérique (Michaud, 2002). Le pacte de lecture entre l'auteur et les lecteurs, lorsqu'ils sont étrangers notamment, implique qu'ils considèrent leur implantation aux Etats-Unis comme une réussite, sans quoi ils ne pourraient adhérer à la représentation que fait Angelo du Nouveau Monde. Quant aux lecteurs anglo-américains, par ethnocentrisme, ils présupposent que leur société doit servir de modèle aux nouveaux arrivants qui doivent s'américaniser.

D'autres passages s'achèvent par des notes poétiques afin de mieux faire vivre le rêve des migrants. Lorsque Nino passe avec succès l'examen médical et le contrôle à Ellis Island, le chapitre se termine sur une note poétique qui contraste avec le manque de considération dont les agents du service de l'immigration sont réputés faire preuve : « *[The tall buildings] rose higher and higher into the sky, like pictures in a new and strange fairy book, a fairy book that Nino had never seen* » (57). Non seulement l'aspect féérique du paysage s'oppose à la peur que pouvaient ressentir les personnages en arrivant à Ellis Island, mais le fait que cette phrase marque la fin du chapitre intitulé « *Welcome to Liberty* » donne une dimension encore plus grande au contraste. Le lecteur comprend que, dès le début du chapitre suivant, la famille de

Nino sera au pays de la liberté et commencera de vivre véritablement son immigration.

Au cours du voyage, Nino découvre de nouveaux paysages (les gratte-ciel de New York, les industries de Chicago, le désert de l'ouest), des objets énigmatiques (des poteaux télégraphiques, des bonbons, des lampes à gaz). Il rencontre des hommes inconnus, des Amérindiens, des Irlandais et des Chinois, aux langues différentes. Tel un explorateur, il se lance à la conquête du Nouveau Monde. On peut noter la pertinence des titres des chapitres qui rappellent ceux des récits de voyage, à savoir, « *O Land Beyond* », « *Voices over the Sea* », « *Welcome to Liberty* »... ou encore, « *The Arrival* », « *Nino Meets New Friends* » sans oublier le titre du roman *Golden Gate*. Comme dans un voyage initiatique, Nino acquiert de l'expérience en passant par diverses épreuves, ce qui l'amène à comprendre ce que va être sa vie en Amérique. Le bateau qu'il prend pour traverser l'Atlantique doit faire face à une tempête en plein milieu de l'océan ; plus tard, il doit circonscrire un incendie. Enfin, il doit échapper à une inondation, autant d'événements qui forgent son expérience et lui apprennent à réagir face à l'adversité et/ou la société américaine. Ainsi, l'histoire des Italiens aux Etats-Unis est présentée telle une odyssee.

### **Un monde idéalisé**

Le désir d'aventure tout comme l'idéalisation du contexte du Nouveau Monde peuvent servir de dynamique à l'américanisation des étrangers dans le sens où ce processus d'appropriation des valeurs américaines dépend avant tout de la volonté d'embrasser de nouvelles normes et d'accepter un mode de vie différent. Si les immigrants ont une image positive de leur société d'accueil qu'ils ont parfois choisie par défaut, parce que l'émigration semblait être la seule solution pour échapper à la misère, l'adoption des nouvelles valeurs sera plus facile. Au début du 20<sup>ème</sup> siècle, beaucoup d'Italiens voient dans le mouvement migratoire une solution pour la survie de leur famille. Ils partent donc vers l'Amérique, malgré la peur de se retrouver plus ou moins seuls dans un pays nouveau, « *uprooted* » comme disait Oscar Handlin (1952), ou de travailler dans de mauvaises conditions, voire d'être exploités, comme l'a montré Rudolph Vecoli dans son étude des Italiens à Chicago (1963). Oscar Handlin a intitulé son étude de l'immigration européenne aux Etats-Unis *The Uprooted* (1952) afin de rendre compte du choc culturel, du déracinement et de l'isolement que les hommes rencontraient en immigrant aux Etats-Unis. Rudolph Vecoli, quant à lui, parle de l'exploitabilité des ouvriers Italiens. Mais dans tous les cas, lorsqu'ils comparent leur situation misérable en Italie avec les possibilités et les promesses de l'Amérique, ils n'hésitent plus longtemps. Il convient toutefois de remarquer que les Italiens ont été également nombreux à émigrer dans d'autres pays plus proches, la France par exemple, ou l'Afrique du nord avant de partir vers les Nouveaux Mondes car cette émigration permettait des retours plus fréquents et donc une séparation moins difficile (Gabaccia, 2000). L'immigration en Amérique, et en Californie, c'est-à-dire à l'autre bout du continent, suppose donc une forte motivation. Il n'en demeure pas moins que la vision qu'il se faisaient de l'existence au pays de l'Eldorado était tellement positive qu'ils ont perçu leur départ pour ces terres comme une chance à saisir, d'où l'insistance dans le récit à minimiser les obstacles à une bonne intégration.

Sans explication explicite de la part de Angelo, on comprend que le père de Nino, Carlo, a émigré pour assurer à sa famille un meilleur avenir, et que c'est également

la raison pour laquelle Nino, sa mère et son grand-père, le rejoignent. Dans *Nino*, l'ouvrage qui précède *Golden Gate*, les motivations qui ont poussé le père de Nino à immigrer n'apparaissent qu'à travers des allusions. Bien que l'insouciance du jeune Nino donne une image assez agréable de la vie au village, le manque d'avenir exprimé par les adultes révèle que ceux-ci s'en remettent à l'émigration pour améliorer leur condition de vie. Comme c'est à travers le regard de Nino que le lecteur perçoit l'expérience de l'immigration, certains éléments « d'adultes » semblent perdre de leur importance tandis que ce sont les aventures du jeune protagoniste qui sont mises en avant, ce qui a pour effet de souligner le côté nouveau, amusant, presque magique de l'expérience migratoire. Aussi peut-on dire que *Golden Gate* donne une image idyllique de l'Amérique puisqu'il semble, au travers du regard du jeune narrateur, que tout soit magnifique.

Dans le dernier chapitre (chapitre 13), les personnages doivent faire face à une inondation qui rappelle le déluge subit par Noé dans la Bible. Loin de considérer cette situation comme un désastre, l'inondation apporte des changements constructifs à la famille de Nino. Trois dessins illustrent la scène, comme pour renforcer l'impression d'isolement, pour insister sur la violence du mouvement de l'eau qui détruit tout sur son passage et qui efface le passé. Ainsi, grâce à la tempête, les migrants peuvent faire table rase des difficultés de leur existence passée pour commencer à se construire une nouvelle vie dans le Nouveau Monde ; la famille de Nino devra reconstruire sa maison qui sera plus grande et plus belle que la précédente. Il faut également comprendre que la réussite du mouvement migratoire tient dans la volonté (ou l'aptitude) à ne pas se retourner vers le passé mais à regarder l'avenir, d'où l'importance du voyage et la symbolique de l'eau. Le pouvoir purificateur et novateur de l'eau, celle de l'océan lors du voyage transatlantique et celle de l'inondation, rend possible la rupture avec les habitudes passées et l'adaptation au mode de vie américain. L'eau est un facteur d'espoir. D'ailleurs, le grand-père fait même une référence à l'arche de Noé : lorsque Nino et son père construisent une petite embarcation pour aller à la pêche, il leur dit que celle-ci commence à ressembler à celle de Noé et qu'elle est de plus en plus belle, comme si la barque, comme l'arche, étaient des symboles de liberté et d'un avenir meilleur : « *It's going to be a beautiful boat (...) It's going to be a splendid boat (...) It's beginning to look more and more like Noah's Ark* » (116-117). On notera l'emploi des adjectifs à valeur de superlatif absolu et la progression dans le choix des termes, de « *beautiful* » à « *splendid* », qui soulignent le point de vue optimiste de l'énonciation. Comme dans la Bible, les personnages échappent à l'inondation à bord d'un bateau, et, de retour au calme, la vie reprend son cours. Les terres redeviennent fertiles, le grand-père retourne au jardin, le soleil revient avec le printemps (271), et comble du symbole d'espoir, c'est à ce moment qu'Allinda donne naissance à une petite fille dont Nino choisit le prénom : Gloria. Celle-ci, immigrante de la seconde génération née aux Etats-Unis, et dont le prénom clôt le récit, incarne non seulement l'espérance liée au mouvement migratoire et à l'installation dans le Nouveau Monde mais aussi la mise en œuvre du processus d'américanisation. Et le fait que ce soit l'Amérique qui inspire ce prénom à Nino corrobore l'idée que le récit de Angelo est un éloge des Etats-Unis.

L'emploi fréquent de termes à la gloire de l'Amérique tout au long du récit est révélateur de la vision d'espoir qui a motivé le mouvement migratoire. L'auteur utilise des adjectifs au sens fort tels que « *amazed, impressed* » (60) pour décrire

l'impression de Nino lorsqu'il découvre New York. Le train qui l'emmène jusqu'en Californie est luxueux, « *this is just like living in a palace. The varnished interior glistened like glass, and lights overhead lit up the car like a bright day* » (72). Pour décrire la vie de Nino en Californie, l'auteur utilise des adjectifs tels que « *beautiful* » (84), « *cheerful* » (86), « *magnificent* » (93), « *splendid, wonderful* » (116), « *excited* » (218). Les descriptions de la Statue de la Liberté, symbole de l'Amérique, sont tout aussi significatives. La Statue de la Liberté représente ce qu'il y a de plus prometteur et de plus beau dans le Nouveau Monde, d'où l'emploi de qualificatifs tels que « *great* » et « *colossal* » : « *In the distance was the Statue of Liberty. The majestic figure, with one arm outstretched towards the heavens, rose out of the water to command the attention of everyone on deck* » (50-51). Le recours à ces termes qui indéniablement donnent une vision non seulement positive mais presque idéale des Etats-Unis, comme s'il n'y avait aucun inconvénient à y immigrer, confirme que les migrants pensaient qu'une nouvelle vie s'offrait à eux en partant pour les Etats-Unis et que celle-ci serait forcément meilleure. L'accumulation culmine dans l'exclamation de Nino qui s'écrie : « *Now everything is perfect* » (97) Cette vision idéalisée se révèle forcément être un catalyseur dans le processus d'américanisation car le petit Nino, plein d'admiration, va essayer de ressembler aux Américains en adoptant leur mode de vie et les principes de leur société.

En même temps, les inconvénients de cette nouvelle existence semblent occultés. Pour les Italiens venant de régions rurales, l'acquisition d'une ferme est un élément crucial de la réalisation de leur rêve américain (Pellegrini, 1951). Or, Carlo a trouvé un emploi dans une usine. La première description de la Californie met en évidence l'environnement climatique et géographique de la région afin de montrer que c'est un endroit propice à la culture et que les Italiens qui espéraient poursuivre un mode de vie traditionnel rural ont été attirés par cette situation. D'ailleurs, les Italiens en Californie ont développé les vignobles et la culture maraîchère Et ils ont prospéré comme le montre Deanna Gumina (79-113) :

The foothills, a rich green, were now and then accented by a streak of blue that led into the depths of a ravine. Vineyards and orchards went flying by as the train sped along the stretch of road to a small town in California (79).

Même si la famille de Nino habite une ferme qu'elle exploite et possède quelques animaux, le fait d'être obligé de travailler à l'extérieur témoigne d'une certaine désillusion, d'où le contraste avec l'application du grand-père à s'occuper du jardin attendant à leur modeste maison. Pourtant la déception liée au fait que le père doit quand même avoir un emploi n'est pratiquement pas traitée. Cette situation apparaît comme un détail dans la narration et n'est mentionnée que dans un paragraphe de deux lignes, mais elle est significative car ces deux phrases mettent en parallèle l'emploi dans l'usine à papier et l'impossibilité de se consacrer aux activités traditionnelles en Italie : « *Nino's father worked in the paper mill at the edge of the river. The farm was too small to keep him occupied all of the time* » (94). Ce choix de la part de l'auteur laisse apparaître son intention de ne pas s'appesantir sur les déceptions des immigrants.

En outre, le grand-père, dont le nom n'est pas précisé comme s'il était le représentant de la génération des Italiens qui restent attachés à leur identité originelle, semble éprouver un peu de nostalgie en pensant à son village et à ses

amis sans qu'il y ait de référence à un véritable choc culturel. Pour le grand-père, les villes industrielles américaines telles que New York et Chicago sont déroutantes : « *Hundreds of buildings blended into the night (...) Grandfather muttered something about new and deadly inventions* » (66) et la description de Chicago, perçue à travers le regard du vieil homme, est relativement négative, presque effrayante : « *They passed through endless rows of gray buildings. Tall chimneys rose like huge cannons in the air. Red and green lights glittered against the leaden sky that hung over the city* » (71). Dans le même état d'esprit, l'ouest américain est associé à une terre sauvage et aride (chapitre 6). Et lorsque se dessinent quelques regrets, lorsque le grand-père s'interroge sur son avenir et la pérennité des traditions, l'action se passe en hiver : « *The earth sparkled in the clear November sunshine. The young trees that Grandfather had planted stood stranded like motherless children* » (246). Par contre, lorsque l'énonciateur est Nino et qu'il découvre les merveilles de la Californie, c'est le mois d'avril. Les Italiens, issus d'un milieu rural, sont très attachés aux signes de la nature, et l'emploi du cycle des saisons par l'auteur renforce le message délivré dans l'action et fait écho aux sensations des personnages. Ainsi, le fait que l'action de *Golden Gate* finisse au début du printemps est un signe fort d'optimisme.

L'immigration requiert pourtant des sacrifices de la part des individus et, certains éléments dans le texte peuvent conduire le lecteur à émettre des réserves au sujet du phénomène migratoire tel qu'il est idéalisé dans *Golden Gate*. Lorsque Carlo retrouve sa femme et son fils, il ne contient plus sa joie, ce qui laisse penser que la solitude et l'éloignement d'avec les membres de sa famille ont dû être difficiles à supporter. D'ailleurs, c'est à peine si Nino reconnaît son père. En fait, l'immigration va souvent de pair avec la séparation des familles mais l'auteur semble minimiser le phénomène, dont il ne sera plus fait mention, pour insister sur la vie familiale à venir :

[Carlo's] face was filled with anxiety. On seeing Allinda, Nino, and Grandfather step from the train, he ran with all his might to them. [...] Confusion filled the air and everyone cried. Nino, bewildered and dazed, crept near Grandfather, who stood over the baggage. 'That's your father. Don't you know him?' [...] 'Oh, the day of days!', cried Nino's father. 'I thank God we're all together again' (80).

L'immigration pourrait faire peur car elle signifie aussi la rencontre avec l'inconnu. Juste avant de traverser l'Atlantique, Nino, presque pris de panique à l'idée de quitter son village et ses amis, montre quelque réticence à partir. Mais en réponse, Allinda taquine son fils pour le rassurer : « *We're going to America. Come now, you old silly* » (19). L'humour, dû à l'emploi de « *silly boy* », doublé d'un sentiment de complicité et de tendresse de la part de la mère, tend à amoindrir la peur. Malgré une solidarité certaine entre individus expatriés (chapitre 8) et un accueil chaleureux de la part des compatriotes déjà installés outre-Atlantique, les nouveaux venus peuvent être amenés à affronter des situations pénibles voire humiliantes. Dans le chapitre 3 intitulé « *Welcome to Liberty* », les personnages arrivent à Ellis Island, poste frontière de contrôle de l'acceptabilité des candidats à l'immigration. Or, beaucoup d'étrangers ont vécu le passage à Ellis Island comme un véritable traumatisme tant le traitement des médecins et des douaniers était dur (Brownstone, 154-163). Pourtant, malgré l'importance accordée au voyage, trois pages seulement sont consacrées à ce passage. Hormis une brève description des lieux d'où se dégage une atmosphère triste et inquiétante, et la référence à un jeune Italien qui se fait molester par un agent américain, la scène est relativement sereine :

Inside the building, the three [Nino, Allinda and the grand father] sat on a hard bench with elaborate grille work at each end. The wooden seat had been polished to a shiny, greasy gray from constant use. A low murmur of voices in his native tongue, jumbled with those of a language foreign to him, came to his ears. [...] An officer turned his glance towards Nino, Allinda and Grandfather, who all shrugged their shoulders in turn at the officer (55-56).

Tout se passe sans problème pour la famille de Nino. Allinda fait même preuve d'humour lorsque son fils se plaint de la brutalité d'un douanier qui lui a tiré le nez : « *'Never mind, Nino', said Allinda, smiling. 'It's worth having your nose pulled to get ashore'* » (53). Cette anecdote qui peut contraster avec le traitement brutal que certains étrangers ont subi, montre l'intention de l'auteur de constamment montrer le côté positif de l'immigration. En outre, on note que le nom de Ellis Island n'est rapidement mentionné que lorsque l'île apparaît au loin à Nino qui se trouve encore sur le paquebot transatlantique. Cette distanciation sert à atténuer les inquiétudes des prétendants à l'immigration. Sur l'île, pendant l'examen médical et la longue attente des candidats à l'immigration, le nom du lieu n'est plus cité, comme si Ellis Island se métamorphosait en « porte dorée » de l'Amérique.

Sur le territoire américain, Nino éprouve tout de même quelques difficultés à s'adapter au mode de vie américain. Grâce à l'adaptabilité qui caractérise les secondes générations de migrants, Nino adopte rapidement les valeurs américaines, situation symbolisée par la célébration de la fête nationale dans l'avant dernier chapitre. Il n'en demeure pas moins que Nino éprouve de la nostalgie en pensant à son village : « *I can't get used to being away from the village* » (13) avoue-t-il à son grand père. Ses amis restés en Toscane lui manquent aussi : « *He felt that his old friends were one more near to him* » (253) et en regardant une photographie du village, il se rappelle le passé et la beauté des lieux : « *'just like the day we left', he said absentmindedly to himself* » (253). Dans le paragraphe suivant, l'auteur reconforte son lectorat en expliquant que l'Amérique tient ses promesses puisque Nino est heureux et qu'il a de nouveaux amis : « *Nino and Albert spent many happy days together* » (253).

En fait, l'attention, les pensées et les sentiments de Nino sont accaparés par une Amérique qui le fascine. Il est tout d'abord surpris par les magasins, la boucherie, la boulangerie (chapitres 6 et 8). Pour illustrer la surprise de Nino et insister sur le fait que le protagoniste découvre ces magasins, Angelo accompagne son texte de dessins. Pour expliquer ce qu'est une boucherie, il a dessiné la boutique et son enseigne sur laquelle « *meats* » est inscrit (87). L'anecdote de la boulangerie est significative de la découverte des nouveautés disponibles en Amérique, et constitutive de l'humour auquel l'auteur fait appel pour rassurer et divertir son lectorat, pour donner une image plaisante et idéalisée de l'immigration. Dans la vitrine de la boulangerie est exposée une pièce montée en bois et en plâtre qui sert de modèle pour les cérémonies de mariage. Or, Nino voudrait l'acheter pour la goûter. Il pense même n'en acheter que la moitié car il a peur que le prix soit trop élevé. Le dessin page 140 montre les deux amis, de dos, qui regardent le gâteau exposé dans la vitrine et qui semblent se questionner à son propos. La surprise est renforcée lorsque, en apprenant l'intention de Nino, le boulanger rit, se moque presque, mais sur un ton tel que l'on comprend que cette mésaventure va donner

naissance à une certaine complicité. D'ailleurs, le commerçant donne des bonbons aux deux garçons comme ils quittent la boulangerie :

Finally he said : 'Let me think, let me think. Sell half ? cut the cake in half ?' he repeated with a puzzled expression. He turned his head away from the boys. Then unable to keep a straight face any longer, he burst into laughter. Tears streamed down his red cheeks as he held his sides. His laughter filled the room. [...] 'I... can't... cut... the... cake, boys. I can't. It's made of wood... and plaster'. [...] 'Wait, wait just one moment before you go' he called to the boys. Going behind the counter, he filled two bags with jelly beans. (142-143).

Nino s'étonne également de voir l'école et reste extérieur à ce qui s'y passe (82-83 et chapitre 7 intitulé « *School Days* »). Pourtant, son père lui présente l'école comme une institution rassurante : « *There is where you will go to learn how to speak the English language* » (83). En découvrant toutes ces institutions, dans un premier temps, Nino reste silencieux. Puis il se risque à poser des questions. Le lecteur comprend alors la progression psychologique du personnage face à la société américaine, les progrès du processus d'américanisation. A son arrivée, Nino suscite la curiosité des autres enfants, attitude qui se traduit soit par une certaine moquerie, certains rient de lui (83), soit par de la violence puisque d'autres garçons l'agressent (126-128). Il a des cheveux longs et bouclés, ce qui lui donne un air « exotique » et en même temps peu soigné et fait écho aux stéréotypes habituels à l'encontre de l'Italien (LaGumina, 115-117) ; il porte des vêtements différents de ceux des autres enfants, il ne comprend pas ce qu'on lui dit. En effet, Nino est isolé linguistiquement. Par exemple, dans le train qu'il prend à New York, il ne comprend pas qu'il doit payer pour la nourriture que le garçon de service lui a « offert » (76). Cet isolement linguistique est source de peur. Ainsi, à l'école, il se sent d'abord exclu mais rapidement, il apprend l'alphabet en anglais et se fait des camarades de jeu. Grâce à un certain mimétisme, au pouvoir pédagogique de l'école et à la capacité d'absorption de la société américaine, il s'américanise. C'est en tous les cas l'hypothèse sur laquelle repose le mouvement d'américanisation qui s'applique au début du 20<sup>ème</sup> siècle aux Etats-Unis. En intégrant les écoles publiques américaines, les jeunes étrangers apprendront les principes nationaux, la langue anglaise et percevront les avantages de la société américaine, et c'est ainsi que l'école est présentée à Nino par son père : son américanisation permettra son ascension économique et sociale. Les enfants se transformeront en agents d'américanisation pour les parents dont l'héritage culturel plus ancré dans la mémoire auraient des difficultés à comprendre les valeurs de leur société d'adoption, ou qui seraient nostalgiques et donc réticents à s'américaniser.

Ainsi, Nino adopte la langue nationale, la nourriture américaine, la mode vestimentaire tout comme il loue les figures qui s'inscrivent dans la conscience collective américaine. Il aime Washington et Lincoln. C'est avec enthousiasme qu'il fête le 4 juillet : il admire la parade, les figurants en costume de l'Oncle Sam, de cow-boys et d'Indiens. Il applaudit la fanfare municipale qui joue des airs populaires nationaux, *Columbia, the Gem of the Ocean* et *The Star-Spangled Banner*, s'esclaffe devant les différents chars. Les détails relatifs à la description de la parade, qui s'étendent sur sept pages et qui sont illustrés par trois dessins témoignent de l'enthousiasme de Nino qui en est spectateur. Les couleurs par exemple sont éclatantes et le rythme des phrases soutenu :

On top of another float stood an immense golden cornucopia overflowing with flowers, fruit, and vegetables that glistened and sparkled in the sun [...] The Redmen in their Indian costumes came into view [...] An Indian wearing a huge red and white feathered headdress came prancing up to Nino [...] A small group of men in uniform, led by the flag, drum, and fife, marched bravely (228, 229, 231).

L'auteur donne donc une image indéniablement positive de l'immigration, et Nino ne peut avoir qu'une vision idéalisée de son arrivée en Californie. Ses mésaventures se finissent bien et en somme, les problèmes que les migrants ont pu rencontrer en arrivant en Amérique sont atténués, voire occultés. Si les personnages de *Golden Gate* ont pu connaître quelques doutes au moment de leur départ pour le Nouveau Monde, ils sont rapidement rassurés aussi bien par les autres personnages que par les promesses de leur société d'adoption. Et de se demander si l'auteur n'éprouverait pas lui-même un tel sentiment de gratitude à l'égard de l'Amérique où ses parents ont immigré et où il a vécu, d'où son récit digne d'un conte de fées.

### **Conte de fées ou parabole ?**

Malgré une atmosphère presque féerique, de nombreux éléments de cette œuvre d'autofiction reflètent la réalité, d'où l'intérêt pour cette œuvre qui peut être considérée comme un témoignage de l'expérience des étrangers aux Etats-Unis. Grâce aux illustrations, Valenti Angelo fait découvrir à son lectorat, les éléments civilisationnels marquants de ce Nouveau Monde : les dessins de la Statue de la Liberté, de cactus dans le désert, du drapeau américain pendant la parade du 4 juillet, d'un Indien coiffé de plumes, d'un Chinois aux cheveux tressés aident l'auteur à décrire cette nouvelle société. Ils peuvent plaire aux enfants et les aider à interpréter la réalité ; ils peuvent aider les adultes à comprendre certains aspects de leur nouvel environnement. En fait, on peut diviser les dessins en deux types : ceux qui ne servent qu'à illustrer le récit et qui s'adresseraient en priorité aux enfants, comme les dessins d'animaux, par exemple d'une poule (251), d'un chat (222), de fleurs (84 et 201) et ceux qui expliquent les Etats-Unis aux étrangers qui arrivent. C'est le cas du dessin de la Petite Italie et de Bleeker Street (58), de l'Oncle Sam (228) et bien sûr de la Statue de la Liberté (52). *Golden Gate* a donc également une portée sociologique qui fait que ce récit est plus qu'un conte de fées.

Il est fait référence au tremblement de terre qui a dévasté San Francisco en 1906 (183), à l'introduction des automobiles et l'avancée du chemin de fer dans les territoires de l'ouest (69-71). De façon similaire, le camp minier et la mine qui sont décrits dans le chapitre 10, qui sont laissés à l'abandon par les mineurs qui étaient venus chercher fortune et qui sont repartis une fois les gisements épuisés, sont des empreintes de la ruée vers l'or des années 1850 : « *The deserted mining town lay before them, cupped in a hollow surrounded by thickly wooded bluffs* » (170). En quelque sorte, Angelo dresse un portrait du paysage géographique et historique américain.

Le recours aux stéréotypes qui avaient cours au début du 20<sup>ème</sup> siècle, et notamment ceux qui étaient traditionnellement associés aux non-Américains, donne un cadre de véracité au contexte de l'immigration dans le Nouveau Monde. Le boucher, Mr. Lutz, d'origine allemande, apparaît sous des traits stéréotypés et parle avec un accent très prononcé : « *Mr. Lutz is making wieneries right now [...]. 'Oh, no speeka da English, eh, Vell, soon you vill learn. Ach, mein sousage vill be oversmoked'* » (88). Les

Irlandais apparaissent à travers les personnages d'un policier, d'un maréchal-ferrant, Pat Maguire, et d'un prêtre, father O'Brien ; les personnages chinois sont blanchisseurs, vendeurs de feux d'artifice et mangeurs de tortues (213). Le serveur noir dans le train qui amène Nino en Californie est typique de la position sociale des personnes de couleur tout comme l'Indien fait partie du folklore de l'ouest américain (chapitres 5 8 et 12). Le phénomène d'immigration en chaîne en plus de l'instinct grégaire des nouveaux arrivants qui les conduisent à se retrouver sont également rendus dans le fait que la famille de Nino a pour amis d'autres Italiens, Gigi et Mario, par exemple, qu'ils parlent italien plus qu'anglais et qui restent attachés à leurs habitudes ; par exemple ils mangent de la polenta et des *fritelle*, ils cuisent leur propre pain. Or, tous ces personnages co-habitent sans animosité, certains sont amis même, ce qui donne une vision positive des relations entre les groupes ethniques et du *Melting Pot*.

L'auteur donne donc un cadre véridique à son récit pour que son message soit d'autant plus crédible. Pourtant la réalité est transformée par le regard innocent du protagoniste, le choc culturel amoindri et la vie communautaire embellie. Cela signifie-t-il que le récit est naïf ? Sans avoir la portée du conte philosophique de Voltaire auquel il a été fait référence plus haut, le texte d'Angelo n'aurait-il pas non plus une démarche pédagogique, presque une dimension moralisatrice et sociologique, et ce grâce au recours à des éléments intertextuels et réels ? Il est intéressant de noter que le texte d'Angelo Valenti a été ré-édité dans la collection « Italian-American Experience » de Arno Press (A New York Times Company) au même titre que des ouvrages de sociologie et d'histoire tels que *Immigrants and Unions*, de Edwin Fenton (1957), *Ethnic and Political Attitudes: A Depth Study of Italian Americans*, de Michael Parenti (1962), *Some Aspects of Italian Immigration to the United States*, de Antonio Stella (1924) ou encore des romans tels que *The River Between*, de Louis Forgione (1928) ou *The Grand Gennaro*, de Garibaldi Lapolla (1935). Ceci conduit à penser que le comité éditorial de cette collection, alors composé de sociologues et historiens reconnus dans le domaine italo-américain, à savoir Francesco Cordasco, Salvatore Mondello, Humbert Nelli, Lydio Tomasi et Silvano Tomasi, avaient considéré que *Golden Gate* occupait une place incontestable dans le patrimoine italo-américain. On ne peut donc pas mettre en doute la valeur culturelle, voire intellectuelle ou académique, de l'œuvre de Valenti Angelo.

Parallèlement, en choisissant de raconter une histoire à travers le regard d'un enfant, Valenti Angelo évite de tomber dans l'excès des préjugés. Selon l'auteur, il semble qu'en adoptant une vision identique à celle de Nino, positive et constructive, tout migrant puisse profiter pleinement des avantages de son immigration. Une attitude favorable face aux changements et à la découverte des principes américains stimule le processus d'américanisation, condition requise pour jouir des bienfaits de la société américaine et pour s'élever socialement. On peut alors se demander si l'auteur ne prendrait pas ses personnages pour des modèles d'américanisation afin d'indiquer aux lecteurs le comportement à suivre pour vivre en Amérique dans les meilleures conditions possibles. C'est la raison pour laquelle *Golden Gate* peut être considéré comme une parabole du phénomène migratoire. Une bonne intégration dépend d'une attitude positive face aux exigences de la société dominante. Dans le récit, les progrès du mouvement d'américanisation de la génération des personnages de Carlo et d'Allinda sont exprimés par une perte ou une transformation des valeurs.

Malgré un certain instinct grégaire qui le rapproche d'autres Italiens, Carlo ne sait plus comment construire une barque et ne cultive plus son jardin qu'il préfère confier au grand-père. Allinda accouche aidée d'une amie italienne qui lui sert de sage-femme plutôt que d'un médecin, comme cela se pratique en Italie. Néanmoins, elle porte un chapeau pendant la fête du 4 juillet alors qu'en Italie, seules les femmes des classes sociales aisées étaient habilitées à en porter. Les paysannes telles qu'Allinda ne portaient que des mouchoirs et des châles : « *Allinda adjusted her new hat more comfortably on her head [...] Allinda had never worn a hat before. Carlo had bought it for her. In Italy she wore a bright-colored kerchief or shawl. Often she went about bareheaded* » (225). De son côté, Nino, parce qu'il appartient à la jeune génération qui parvient plus rapidement à adopter de nouvelles habitudes, a hâte de porter des vêtements plus américains, de ressembler à ses camarades de classe, « *trying to be American already* », comme le constate l'un d'eux en voyant ses progrès d'adaptation.

Les possibilités d'améliorer son statut social sont grandes en Amérique mais ce qui est essentiel dans la démarche du migrant est la capacité d'espérer, de croire dans l'avenir, de conserver une vision positive de son immigration. Or, il semble que le récit de Valenti Angelo repose sur l'hypothèse selon laquelle la réussite de l'immigration consiste à croire dans ce rêve, comme le suggère Leonardo Covello (18) lorsqu'il cite sa grand mère. Selon elle, les trésors de l'Amérique se trouvent dans les rêves que les migrants peuvent réaliser en Amérique : « *Narduccio mio ! The gold you will find in America will not be in the streets, as they say. It will be in the dreams you will realize – in the golden dreams of the future* ».

Cette idée est exprimée au travers de la complicité qui existe entre Nino et son grand-père. Il s'avère que l'homme et le petit-fils entretiennent des relations très intimes et que ces personnages apparaissent souvent ensemble alors que le père est placé au second plan : Carlo est associé au système américain puisque c'est pour le rejoindre que Nino et sa famille sont venus aux Etats-Unis. Il est par exemple très présent dans l'épisode de la célébration du 4 juillet. C'est un personnage emblématique de la société moderne américaine car il est déjà inséré dans le système industriel (il est employé dans une usine locale). Le grand-père, par contre, de par son âge et ses idées, représente l'Ancien Monde, l'attachement aux valeurs ancestrales italiennes. C'est un personnage du passé, d'où l'importance pour lui de pouvoir continuer à exercer des activités habituelles, comme le jardinage ou la pêche. En même temps, grâce à ses conseils et à sa présence, il accompagne son petit-fils dans sa découverte de l'Amérique et l'aide à comprendre ce Nouveau Monde. En tant que membre de la jeune génération, Nino symbolise l'avenir et les espoirs qui peuvent être associés au mouvement migratoire. Or, le fait que ces deux personnages soient sans cesse réunis contribue à donner une image constructive des relations entre les générations qui s'aident mutuellement à s'intégrer dans leur nouvel environnement.

Le grand-père exprime des idées relativement négatives quant au mode de vie américain avant son arrivée en Californie. Une fois qu'il est installé dans l'ouest, sa vision est nettement plus positive : la Californie est une terre d'abondance où il peut trouver tout ce dont il a besoin, les matériaux pour faire de la maçonnerie, une terre fertile pour cultiver un jardin, un véritable pays de Cocagne selon les critères des migrants italiens. Cette image de bonheur apparaît symboliquement dans l'épisode

de la construction du four à pain à l'extérieur de la maison : « *Next morning, Grandfather and Nino went about the task of laying the foundation for the new oven [...] like those in Italy* » (100). Bien que les conditions d'utilisation ne soient pas tout à fait similaires, la possibilité d'avoir un tel accessoire procure au grand-père une satisfaction certaine. Il est fier de son travail, puisque c'est un ustensile qui lui permet de respecter un tant soit peu les traditions. Il se sent alors bien en Amérique. La nostalgie qu'il éprouvait au début de l'histoire a évolué en bien-être, voire en reconnaissance envers cette société qui lui offre une vie plus facile. C'est la raison pour laquelle, à la fin de l'histoire, il envisage avec enthousiasme son avenir en Californie, et travaille avec acharnement à la construction d'une nouvelle maison pour sa famille et à l'agencement du jardin : « *Grandfather toiled endlessly, nursing the new young green plants on their way to maturity. Endlessly he carried water from the creek and windmill to quench the thirst of his many beloved children of the soil* » (271). Le grand-père peut réaliser son rêve : continuer de subvenir aux besoins de sa famille par son travail et pratiquer une activité traditionnelle. Mais, comme de nombreux Italiens qui abandonnèrent tous leurs biens pour partir dans le Nouveau Monde, le grand-père se doit d'adopter une attitude positive. L'on peut même se demander si ces hommes avaient véritablement le choix de faire autrement ou s'ils changeaient réellement d'opinion en voyant les avantages de la société américaine. D'après le récit de Angelo et à travers l'exemple du personnage du grand-père, il semble que ce sont bien les conditions de vie plus prometteuses qui conduisent les individus encore sceptiques à changer d'avis.

La Californie qui jouit d'un environnement comparable à celui de l'Italie, explique une immigration italienne importante dans cette région ; d'ailleurs il est utile de rappeler ici que l'expérience de ceux qui sont restés sur la côte est des Etats-Unis a été différente de celle des Italiens qui se sont installés dans l'ouest américain : venant de régions rurales, il leur était plus difficile de s'intégrer dans la société de l'est, urbaine et industrielle. C'est en ce sens que l'on peut comprendre l'attitude du grand-père : sceptique en arrivant sur le continent américain, il parvient à adopter une vision positive lorsqu'il arrive dans l'ouest. Lors de l'arrivée de la famille de Nino en Californie, au début du chapitre 6, la première description du paysage est faite sur le même ton plus positif et coloré que le reste du voyage. Aucune rupture brutale avec le mode de vie original n'est ressentie. Ainsi, Nino fait découvrir un Nouveau Monde plein de surprises au lecteur tandis que le grand-père le rassure. Les craintes sont dissipées et la véritable aventure commence. Même si certaines habitudes ne sont pas importées dans le Nouveau Monde, d'après Angelo, l'Amérique répond aux attentes des migrants. Il y a adéquation entre la vision qu'ils avaient de l'Amérique, leurs rêves, et ce qu'ils trouvaient.

Cette situation s'exprime également dans l'œuvre de Angelo à travers un certain humour afin de montrer que toute mésaventure cache un côté positif. Les épisodes qui pourraient déclencher des doutes ou des peurs face à l'installation dans un environnement inconnu se soldent en fait par des rires. Quand il voit que Nino et Carlo ne réussissent pas à construire un bateau à cause de leur manque d'expérience, le grand-père se moque d'eux. Nino s'était enthousiasmé à l'idée de construire ce bateau et l'épisode de sa construction occupe cinq pages. Pourtant, lorsqu'il se casse, le narrateur mentionne rapidement que Nino regarde tristement ce qui en reste ; seules sont développées les réactions des adultes qui rient, comme s'il ne fallait pas s'arrêter face à d'éventuels échecs. Un autre épisode humoristique a

lieu pendant la fête du 4 juillet. Nino et Albert mettent le feu à une maréchalerie en jouant avec des pétards. Puis, ils aident à circonscrire l'incendie, et, lorsque la situation est maîtrisée, le maréchal-ferrant remercie les enfants incendiaires pour leur aide sans connaître le rôle qu'ils ont joué dans l'incident (235).

De façon révélatrice, *Golden Gate* s'achève sur une note d'espoir intense et symbolique : la dernière illustration représente un soleil. Non seulement le voyage de Nino a pour destination une terre de l'ouest, la Californie, ce qui lui fait suivre physiquement le mouvement du soleil, mais à la fin, il est encore tourné vers l'ouest, la terre traditionnellement associée à la liberté et à l'avenir dans la psyché américaine. Il regarde un soleil couchant en pensant à sa petite sœur Gloria qui vient de naître, et évidemment le nom de la petite sœur est en même temps un éloge à sa nouvelle terre d'attache, d'où la notion de parabole pour définir le récit de Valenti Angelo :

While the sunset was tinting the new house with coral hues, and the group sat peacefully on the porch inhaling the rich fragrance of new growing things, Nino said: 'Mother, am I glad that Gloria will be baptized tomorrow! Then she will always be Gloria, won't she?'  
'Yes, Nino, and it was you who named her. How did you ever think of such a beautiful name as Gloria ?'  
'From the sunset, Mother' (272)

En reprenant l'image du soleil, symbole illustré à neuf reprises tout au long du récit (dont deux exemples figurent à la fin de cet article), l'auteur veut insister sur l'impression de vitalité et de bonheur attachée à l'existence en Californie, notions qui font écho aux principes énoncés dans la Déclaration d'Indépendance de 1776, à savoir, la vie, la liberté et la poursuite du bonheur. En y ajoutant la naissance de Gloria, Angelo signifie qu'une nouvelle vie commence pour la famille de Nino qui se découvre de « nouvelles racines » en Californie. On note que le style utilisé donne une vision toujours positive de l'Amérique : la répétition du nom Gloria, l'emploi de termes forts tels que « *rapture, glorious, splendid* », la référence à des couleurs délicates et éclatantes, « *golden silver, yellow* », ainsi que le rythme balancé et doux, révèle que la stratégie narrative de l'auteur cherche à retranscrire les sentiments du jeune protagoniste en train de réaliser son rêve américain :

Filled with rapture, Nino walked to the window that faces west. The setting sun, like a golden ball, stood poised on the brow of a distant hill. Its rich yellow glow, reflecting gloriously over the flood waters, formed a delicately wrought bridge of silver that lay straight and smooth, as if connecting the house to the sun.  
'Little sister, the sun is glorious. Gloria – Gloria... Gloria will be a splendid name for little sister' (268).

Cet optimisme peut conduire le lecteur à se demander si Angelo n'aurait pas embelli la réalité en la décrivant à travers les yeux d'un enfant malgré des éléments autobiographiques et le recours à des événements historiques réels. En effet, la famille est à nouveau réunie. Ils possèdent une ferme. La vie est belle. C'est un peu comme si l'auteur avait voulu raconter à des enfants italo-américains l'expérience de leurs parents immigrants et leur faire croire que « tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles » ou convaincre des adultes immigrés du bien-fondé du mouvement migratoire.

C'est la raison pour laquelle il est essentiel de distinguer au moins deux niveaux de lecture : un premier niveau qui considère que le récit est une histoire pour enfants, voire un conte de fées, et les dessins simples comme le style confirment ce point de vue. Un second niveau de lecture peut amener à reconnaître dans le texte d'Angelo une parabole de l'expérience de l'immigration. L'auteur révèle les sentiments des nouveaux arrivants et dépeint l'enthousiasme, l'espoir avec lesquels ils regardaient le Nouveau Monde en éludant les difficultés. Or, si cette vision n'avait pas été aussi magnifique, séduisante et rassurante, les migrants n'auraient sûrement pas accepté de s'américaniser. Il est par conséquent possible de soutenir avec Valenti Angelo l'hypothèse suivante : pour réaliser leur rêve américain, pour réussir leur installation dans le Nouveau Monde, les migrants devaient non seulement avoir des à-priori favorables, mais ils devaient également conserver la vision idéalisée de l'Amérique.

### Sources

Angelo, Valenti. *Nino* (1938). New York : the Viking Press, 1964.

Angelo, Valenti. *Golden Gate* (1939). New York : Arno Press, 1975.

Baily, Samuel et Franco Ramella. *One Family, Two Worlds. An Italian Family Correspondence Across the Atlantic – 1901-1922*. New Brunswick : Rutgers University Press, 1988.

Brownstone, David, Franck, Irene et Douglass Brownstone. *Island of Hope, Island of Tears*. New York : Metrobooks, 1979.

Carpenter, Niles. *Immigrants and Their Children, 1920*, Washington D. C. : Department of Commerce, Census Monographs, 1927.

Cerese, Francesco. "Expectations and Reality. A Case Study of Return Migration from the United States to South Italy". *International Migration Review*, été 1974, vol6, n°2.

Covello, Leonard. *The Heart Is the Teacher*. New York : McGraw-Hill Book Company, 1958.

Fante, John. *Wait Until Spring, Bandini* (1938). Santa Rosa, CA : Black Sparrow Press, 1993.

Gabaccia, Donna. *Italy's Many Diasporas*. London : UCL Press, 2000.

Gardaphé, Fred. *Italian-American Novelists*, In Pellegrino D'Acierno (dir.). *Italian-American Heritage*, New York : Garland Publishing, Inc, 1999.

Gumina, Deanna, Paoli. *The Italians of San Francisco*. New York : Center for Migration Studies, 1978.

Handlin, Oscar. *The Uprooted*, Boston : Little, Brown and Company, 1952.

LaGumina Salvatore. *WOP, A Documentary History of Anti-Italian Discrimination*, Buffalo, NY : Guernica, 1999.

Mangione, Jerre. *Mount Allegro* (1942). New York : Crown Publishers, 1972.

Michaud, Marie-Christine. « A la redécouverte des Amériques - les correspondances des immigrants italiens au début du siècle », in Barbiche, Jean-Paul. *Des Odyssées à travers le temps*, Paris : L'Harmattan, 2002.

Michaud, Marie-Christine. « L'américanisation : voie d'émancipation ? L'influence de la mode vestimentaire des femmes émancipées sur les jeunes immigrées italiennes dans l'Amérique des années 20. » *Migrations Société*. Paris : CIEMI, septembre/octobre 1994, vol 6, n°35.

Michaud, Marie-Christine. « Immigrants italiens et frontière américaine : Pioneers ! O Pioneers ! », *Anglophonia*, Toulouse : Presses universitaires du Mirail, n° 19, 2006.

Pellegrini, Angelo. *Americans by Choice*. New York : Mcmillan, 1951.

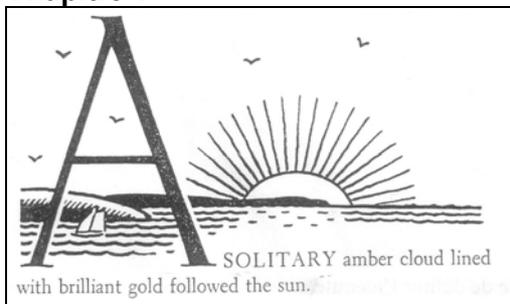
Vecoli, Rudolph. *Chicago's Italians Prior to WWI. A study of their Social and Economic Adjustment*, University of Wisconsin : Ph. D. Dissertation, 1963.

Voltaire. *Candide ou l'optimisme*. (1759). Paris : Fayard (livre de poches), 2001.

Wyman, Mark. *Round-Trip to America*, Ithaca : Cornell University Press, 1993.

**Illustrations de Valenti Angelo telles qu'elles apparaissent dans l'édition de 1975.**

**Chapitre 1**



**Chapitre 2**

